

princes ! Alors l'invasion se fait. Partout où notre Empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule ; et il a fait dans ce tems-là plus de prodiges en défendant la France, qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris, pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille plus grande que toutes les autres, une mère bataille, enfin ! mais les Parisiens ont peur pour leur peau et pour leurs boutiques de deux sous ; ils ouvrent leurs portes. Voilà les Ragusades qui commencent, l'impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin ses généraux, qu'il avait fait ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, dont jamais ils n'avaient entendu parler. Alors il nous dit adieu à l'ontainebleau.

— "Soldats !..."

Je l'entends encore ; nous pleurons tous comme des enfans. Les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car, on peut vous le dire, c'étaient les funérailles de l'empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes de soldats. Donc, il nous dit au perron de son château :

— "Soldats ! nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon enfant que je vous confie. Vive Napoléon II !"

Il avait idée de mourir ; et pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman ; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose ! il se reconnaît immortel. Sûr de son affaire, et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque tems étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Alors il s'embarque sur la même coquille de noix d'Égypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France, la France le reconnaît, le coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : Vive l'empereur ! Et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide. Le Dauphiné s'est très-bien conduit. Et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre ; et il était le 20 mars à Paris, redevenu l'empire français, ayant tout balayé, repris sa chère France, et ramassé ses troupiers en leur disant deux mots :

— "Me voilà !"

C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu ! Avant lui, jamais un homme avait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau ? L'on croyait la France abattue ? du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors la Garde meurt d'un seul coup ; et Napoléon, au désespoir, se jette trois fois devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort ! Nous avons vu ça, nous autres. Voilà la bataille perdue. Le soir, l'Empereur appello ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang, ses drapeaux et ses aigles ; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui erraient dans les batailles ; En avant ! et qui avaient volé sur toute l'Europe, elles furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'une aigle. Plus d'aigles. Le reste est connu. L'homme rouge passe aux Bourbons, la France est dérasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empara de Napoléon par trahison ; les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde.

En finale, il est obligé de rester là, jusqu'à ce que l'homme rouge lui rende son pouvoir, pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort ! ah bien ! oui, mort ; on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'est boudé-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Ecoutez ! La vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans ce désert pour satisfaire une prophétie faite sur lui ; car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire le lion du désert.

Et voilà ce qui est vrai comme l'Évangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'Empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il l'a écrit sur la terre, qui s'en souviendra toujours. Vive Napoléon, père du peuple et des soldats !

—Vive le général Eblé ! cria le pontonnier.

—Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moscovia ? dit une paysanne.

—Est-ce que je suis ?... Nous y sommes entrés un

régiment, nous n'y étions debout que cent grenadiers, parce qu'il n'y avait que des fantassins capables de le prendre. L'infanterie, voyez-vous, c'est tout à l'armée !

—Fischre ! et la cavalerie, donc ! s'écria Genestas en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une rapidité qui fit jeter un cri d'effroi aux plus courageux. Hé ! mon ancien, tu oublies les lanciers rouges de Poniatowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement ! Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer sa bataille vers la conclusion de la victoire, disait à Murat :— "Sire, coupez-moi ça en deux !..." Aiors là-dessus nous partions d'abord au trot, puis au galop. Une, deux !..... l'armée ennemie était fendue en deux comme une pomme avec un couteau. Une charge de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon !.....

—Et les pontonniers ? cria le sourd.

—Ah ça, mes enfans, reprit Genestas, tout honteux de sa sortie, en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y a pas d'agens provocateurs ici ! Tenez, voilà pour boire à l'honneur de la France et de lui !.....

—Vive l'empereur ! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

—Chut ! entans ! dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut ! il est mort en disant :—"Gloire, France, bataille !" Mes enfans, il a dû mourir lui, mais sa mémoire !..... jamais.

Goguelat fit un signe d'incrédulité ; puis il dit tout bas à ses voisins :

—L'officier est encore au service, et c'est leur consigne de dire au peuple que l'Empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, voyez-vous, un soldat ne connaît que sa consigne !.....

En sortant de la grange, Genestas entendit la Fos-seuse qui disait :

—Cet officier-là, voyez-vous, est un ami de l'Empereur et de M. Benassis.

Alors tous les gens de la veillée se précipitèrent à la porte, pour le voir encore à la lueur de la lune ; et ils l'aperçurent prenant le bras du médecin.

—J'ai fait des bêtises, dit Genestas. Rentrons vite ! Ces aigles, ces canons, ces compagnes, je ne savais plus où j'étais.

—Eh bien ! que dites-vous de mon Goguelat ? lui demanda Benassis.

—Monsieur, avec des récits comme celui-là, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la république et pourra parfaitement soutenir une petite conversation à coups de canon avec l'Europe.

En peu de tems, ils atteignirent le logis de M. Benassis, et se trouvèrent bientôt tous deux, seuls, pensifs, de chaque côté de la cheminée du salon où le foyer mourant jetait encore quelques étincelles.

DE BALZAC.

Anecdotes

RELATIVES A LA RÉVOLUTION DE POLOGNE.

C'est de la bouche de témoins oculaires que les rédacteurs du journal de Leipzig, intitulé *Blätter für literarische Unterhaltung*, ont recueilli les anecdotes suivantes :

Le moment de l'explosion approchait ; les conjurés s'étaient assurés du concours de tous les corps d'armée polonaise. Officiers et soldats, tous étaient prêts à verser leur sang pour l'indépendance de la patrie. On s'inquiétait seulement de ce que ferait le quatrième régiment. En garnison depuis plusieurs années à Varsovie, objet de la prédilection du grand-duc Constantin, ce régiment avait été caressé et choyé par le gouvernement russe. Parmi les officiers il n'y en avait qu'un très petit nombre qui eussent connaissance du complot. Encore ces officiers étaient-ils tous jeunes et peu avancés en grade. Si le quatrième régiment allait se ranger du côté des Russes, se disait-on, tout sera perdu. Pour sonder les dispositions de ces braves, on placarda sur la porte de la caserne le billet suivant : "La patrie compte sur l'assistance de tous ses fils, mais elle ne sait pas encore ce que fera le quatrième régiment." Ceci se passait dans la nuit du 28 novembre, veille de l'explosion. Le billet fut apporté au colonel Boguslawski, qui convoqua sur-le-champ tous les officiers du régi-

ment, leur fit part du contenu du billet, et leur dit que quelque complot malveillant se tramait. Si ce complot, ajouta-t-il, vient à se réaliser, je compte assez sur votre reconnaissance et votre dévouement envers votre auguste bienfaiteur, le grand-duc Constantin, pour croire que vous ne vous rangerez pas du côté des conjurés. Un morne silence suivit son discours ; les officiers, quoique ignorant la conjuration, sentaient de quoi il s'agissait, et l'amour de la patrie leur fit oublier les bienfaits du Czarowitch. Le colonel, effrayé de ce silence, les congédia, sans pousser plus loin ses investigations.

Lorsque, dans la soirée du 29 novembre, des coups de fusil lointains annoncèrent le commencement de la révolution, lorsque la générale se fit entendre dans les rues de la ville, le régiment se mit en rang et sous les armes. Le colonel accourut, et se postant en travers de la porte de la caserne, il s'écria, les bras étendus : "Vous ne passerez que sur mon corps !" Ces mots arrêtaient tous les soldats : ils restaient immobiles, bien que le salut de la patrie dépendit du gain d'une minute ; personne n'osait souiller ses mains du sang de son colonel. Alors un capitaine s'approcha de Boguslawski, et d'un bras vigoureux lui fit quitter son poste, sans toutefois lui faire grand mal, en lui disant : "Ce n'est pas le moment de jouer la comédie." Au même instant, le quatrième régiment, croisant la baïonnette, se précipita hors de la porte de la caserne et vola au secours de ses compatriotes, engagés dans une lutte inégale avec les troupes russes en garnison à Varsovie.

Le colonel du bataillon des sapeurs ayant voulu opposer une semblable résistance, un officier de son corps s'avança vers lui en lui criant : "Taisez-vous et laissez-nous partir !" Le colonel s'entêta ; l'officier alors lui tira, à bout portant, un coup de pistolet. Heureusement pour le colonel, le pistolet rata. Aussitôt un simple soldat, s'élançant du milieu des rangs, vint présenter son fusil à l'officier. Ce langage muet était trop significatif pour engager le colonel à résister plus long-temps ; il s'enfuit, et les sapeurs volèrent au secours de leurs frères.

Le grand-duc Constantin s'était rendu odieux par sa cruauté souvent inutile et injuste ; mais on ne pouvait nier que l'instruction militaire des soldats ne fût son œuvre. Lui-même était si fier des progrès de ses élèves, que, quoique battu par eux, il s'en faisait gloire : "Voyez, disait-il aux Russes, dans le tems de la guerre, voyez comme ces Polonais ont profité à mon école. Malheur à vous quand vous aurez en face mon régiment favori, le quatrième régiment d'infanterie !" Constantin ne s'était pas trompé. Ce fut à la tête du quatrième régiment qu'à la bataille de Grochow, Chlopicki défendit victorieusement un bouquet de bois, attaqué par les Russes, à six reprises différentes. Pour un Polonais il tombait dix Russes. Depuis cette affaire, tous les soldats de l'armée polonaise disaient : Le quatrième régiment est le plus brave de l'armée. Partout ces braves étaient à la tête ; quatre fois le régiment fut anéanti, quatre fois il fut remis au grand complet, grâce aux nombreux volontaires qui voulaient en faire partie. Ils se nommaient alors soldats ou officiers du quatrième régiment, de la deuxième, troisième ou quatrième édition.

L'enthousiasme des Polonais était inex-